

## De quelques pièges à éviter dans la façon de parler du bouddhisme

André Couture

Université Laval, créé en décembre 2024<sup>1</sup>

**Résumé :** Le but de ce petit texte est de réunir les meilleures explications concernant certains mots utilisés couramment dans l'étude du bouddhisme comme Bouddha, Dharma, Saṅgha, ou encore l'expression « prendre refuge ».

Le terme abstrait « bouddhisme » repose sur le mot Bouddha utilisé pour désigner un ancien sage de l'Inde. Il s'agit en fait d'un néologisme créé sur le modèle de « christianisme » (la religion du Christ) et apparu dans les langues européennes au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner un ensemble de traditions religieuses se réclamant de l'expérience qu'a faite le Bouddha sous un arbre du jardin de Sarnath près de Varanasi (ou Bénarès), en Inde du Nord, probablement vers le V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne<sup>2</sup>. On remarquera que je n'ai pas dit « Bouddha », mais « le Bouddha ». « Le Bouddha » est un titre donné à ce grand sage par ses premiers disciples. Il signifie littéralement en sanskrit<sup>3</sup> « l'Éveillé ou Celui qui s'est éveillé ». On dit donc « le Bouddha », de même qu'on dit habituellement « le Messie, le Christ ». En première approximation, il est donc correct d'affirmer que le bouddhisme est tout simplement la religion du Bouddha.

Le Bouddha fait partie, avec ce qu'on appelle le Dharma et le Saṅgha, des trois joyaux qui sont au cœur du bouddhisme. Il faudra donc examiner de plus près les trois mots par

---

<sup>1</sup> Ce petit texte s'inspire de notes de cours présentées sous forme d'un guide d'apprentissage au cours SCR-2108 rédigé en 2008 (et régulièrement révisé). Le cours en question ne se donnant plus actuellement sous cette forme à l'Université Laval, j'ai pensé que certains éléments méritaient encore, une fois remis à jour, de demeurer accessibles à ceux et celles qui souhaiteraient s'en servir.

<sup>2</sup> Le V<sup>e</sup> siècle n'est pas une erreur de ma part. Je sais que l'on situe habituellement la vie du Bouddha vers 563-483. Mais dans les années 1990, les recherches archéologiques sur les sites mentionnés dans la biographie traditionnelle du Bouddha (Kapilavastu, Śrāvastī, Vārāṅasī, etc.) ont clairement démontré qu'il fallait attendre vers -400 avant que les vestiges découverts ne permettent de soupçonner l'existence des villes mentionnées dans cette biographie. Un aussi important spécialiste qu'André Bareau (1921-1993), qui situait la mort du Bouddha vers 483 avant l'ère chrétienne, s'est finalement dit convaincu qu'il fallait placer « le Parinirvāṃa [extinction totale et définitive à sa mort] du Bienheureux vers 400, avec une marge de vingt ans en plus ou en moins autour de cette date » (*Recherches sur la biographie du Buddha dans les Sūtraṅgaka et les Vinayapīṅaka anciens*, vol. III. Articles complémentaires. Paris, École française d'Extrême-Orient, 1995).

<sup>3</sup> Le sanskrit (sk.) est la langue classique de l'Inde. Le mot veut dire « parfait, raffiné ». C'est, dans sa forme ancienne, la langue des Veda ; puis, c'est devenu une langue classique, une langue de culture. En Inde, on oppose le sanskrit en tant que langue « cultivée » aux langues « naturelles » (ou vernaculaires) que sont les prakrits (on ne parle jamais de langue sacrée et de langue profane, c'est un vocabulaire occidental). Le pāli (pā.) est un de ces prakrits, une langue assez proche du sanskrit. Il constitue la langue des textes canoniques du bouddhisme courant que l'on trouve par exemple au Sri Lanka. Le sanskrit et le pāli sont des langues nécessaires pour l'étude du bouddhisme ancien.

lesquels on désigne ces réalités. Plus encore, tout bouddhiste dit qu'il « prend refuge » en ces trois réalités. Il faudra se demander ce que veut dire au juste cette formule. En abordant le bouddhisme à partir de ce qu'il est convenu d'appeler les trois refuges, on se rendra vite compte qu'il s'agit d'un ensemble religieux complexe qu'on ne peut réduire à une philosophie ou à un spiritualisme.

### **Qu'entend-on par Bouddha (*buddha*) ?**

Je l'ai noté en commençant, le mot *buddha* vient du sanskrit. C'est plus précisément le participe passé de la racine verbale BUDH au sens d'éveiller. Il se traduit donc littéralement par « éveillé ». Il désigne quelqu'un qui a quitté le sommeil de la nuit ou qui a abandonné toute autre forme de sommeil métaphorique. Le mot s'applique ici à « l'Éveillé » par excellence, à celui qui est sorti une fois pour toutes de la torpeur où l'avait plongé une vie de désirs insatiables. En anglais, on a souvent traduit ce terme par « the Enlightened One » (en privilégiant l'image de la lumière), bien que l'on préfère maintenant dire « the Awakened One ». On comprendra que l'on évite en français de parler de « l'Illuminé », un mot qui peut prendre le sens de personne fanatique et dénuée d'esprit critique. En tout état de cause, il s'agit d'un titre, et non d'un nom ou d'un prénom. Accepter de parler d'un certain homme comme de l'Éveillé par excellence, c'est reconnaître qu'au milieu d'humains endormis dans un monde illusoire, immergés dans un monde de fausses évidences (*māyā*), il y a enfin un être qui s'est éveillé et est parvenu à percevoir la lumière.

Qui se cache sous le titre de Bouddha ? Il semble que les premiers adeptes ne se préoccupaient guère de cette question. On savait que cet homme qui avait renoncé à la vie de famille et à toutes ses richesses était un Gautama (en sanskrit) ou un Gotama (en pāli), c'est-à-dire qu'il appartenait à une lignée brahmanique spécifique et cela suffisait. Gautama n'est pas le nom que cet individu aurait reçu à la naissance. Siddhartha (*siddhārtha*), une autre épithète que l'on applique au Bouddha, n'est pas non plus un prénom. Ce composé, facile à interpréter, signifie littéralement « celui dont le but (*artha*) est atteint (*siddha*) ». Il s'agit donc d'un autre titre qui a été donné à ce Bouddha ou Éveillé par des adeptes convaincus que celui-ci avait vraiment complété sa mission dans le monde. Il est peu vraisemblable qu'il puisse s'agir du nom qu'aurait reçu ce Gautama à sa naissance, ou encore de son prénom, comme le laisse entendre une certaine littérature populaire. Il paraît évident que l'on sait fort peu de choses concernant la vie séculière de celui que ses disciples ont surnommé « le Bouddha », justement pour exprimer leur conviction qu'il a fait une expérience de libération spirituelle hors du commun. On peut donc simplement dire avec André Bareau, qu'avant de tout quitter, le Bouddha était « le fils d'une sorte de modeste hobereau<sup>4</sup> dont la famille se rattachait au clan brahmanique des Gautama »<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Un hobereau est un gentilhomme campagnard de petite noblesse qui vit sur ses terres (*Petit Robert*).

<sup>5</sup> André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Philippe Lebaud, 1985, p. 12.

## Qu'entend-on par Dharma ?

Le mot *dharma* est un terme complexe qu'il est malaisé de rendre dans nos langues. Le *Dictionnaire sanskrit-français* de N. Stchoupak, L. Nitti et L. Renou donne pour ce mot les significations suivantes : « ordre, droit, loi, usage; règle religieuse ou morale, religion, doctrine religieuse... ; devoir, morale, justice, vertu, mérite ; nature d'une chose, qualité fondamentale ; trait caractéristique, élément déterminant ou essentiel », ce qui montre bien sa polysémie. Le dictionnaire électronique de Gérard Huet fournit une liste à peu près équivalente : « loi, condition, nature propre | loi physique, ordre naturel | devoir ; législation | bien, vertu, justice, mérite | soc. le devoir de sa caste, un des buts de l'existence [*puruṣārtha*] ; le dharma est la morale traditionnelle de l'Inde ; elle est codifiée dans les lois du *dharmaśāstra* | phil. le Devoir, le Droit et la Justice | bd. la Loi, un des trois Trésors [*triratna*]... ». Huet rapproche en outre *dharma* (racine DHR, tenir fermement, soutenir, porter) du latin *firmus* (apparenté au verbe *fero*, porter). On peut dire que le *dharma* se dit de tout « ce qui supporte fermement » comme une structure, un cadre de vie, une propriété essentielle.

Dans le présent contexte, parler du *dharma* (sk.)/*dhamma* (pā.), c'est parler de l'enseignement du Bouddha, de sa Doctrine, de la règle de vie qu'il exigeait de ses disciples, du cadre de vie qu'il leur recommandait. On considère le plus souvent que les fameuses quatre grandes vérités prêchées à Sarnath, un jardin des environs de Varanasi (Bénarès), constituent la meilleure synthèse de cet enseignement. Le bouddhiste qui prend refuge dans le *dharma* fait donc confiance à un enseignement spécifique et à un certain mode de vie. On voit qu'il s'agit d'un terme englobant qu'on ne peut réduire à un enseignement philosophique ou à une théorie quelconque. Le but de cet enseignement est justement d'échapper tant à l'ego qu'à la raison discursive. Il s'agit certainement d'une spiritualité, mais d'une spiritualité qui repose sur une règle de vie et qui se concrétise par un certain nombre de rituels.

Je note en passant que c'est par ce terme que les langues modernes de l'Inde comme le hindi ont choisi de traduire le concept occidental de religion. Cela devrait au moins nous indiquer que l'on considère habituellement que le *dharma* englobe en fait des croyances concernant l'au-delà, mais aussi des rites, un droit religieux, une morale, une certaine spiritualité, etc.

## Qu'entend-on par Saṅgha ?

Le mot *saṅgha* (écrit aussi *saṃgha*) signifie tout simplement « multitude, foule, assemblée, réunion d'un grand nombre de gens, association ». Il est masculin : on ne dit pas une, mais un *saṅgha*. Ce terme qu'on a fini par utiliser pour désigner la communauté d'hommes et de femmes qui se réclame du Bouddha est un mot banal en sanskrit, tout simplement l'indice d'une pluralité d'individus, d'un ensemble quelconque. Autour du Bouddha et de son enseignement s'est donc constitué un groupe ou une communauté (*saṅgha*), un

ensemble composé de moines et de laïques, hommes et femmes. Comme ces hommes et ces femmes étaient des mendiants (*bhikṣu* en sk. ; *bhikkhu* en pā) et des mendiante (*bhikṣunī* ; *bhikkhunī*) qui devaient quêter leur nourriture, ils et elles étaient forcément en relation avec des maîtres et des maîtresses de maison à qui ils demandaient à manger et qu'ils considéraient comme des *upāsaka* (masculin) ou des *upāsikā* (féminin). Ce dernier mot vient du sanskrit *upa-ĀS* au sens d'être assis auprès de quelqu'un, et vient à signifier « honorer, servir, se dévouer ». L'*upāsaka* ou l'*upāsikā* signifie donc « celui ou celle qui honore quelqu'un, qui le sert, qui lui est dévoué(e) ». On peut le traduire par « adepte ou dévot », bien qu'en contexte bouddhique on ait pris l'habitude de le traduire par « laïque ». À la communauté des moines qui se sont d'abord rassemblés autour du Bouddha s'est plus tard ajoutée une communauté de nonnes, et cela devant l'insistance d'Ānanda, le disciple préféré du Bouddha. Le bouddhiste prend donc refuge dans une communauté de gens orientés à des degrés variables vers la recherche d'une forme spécifique de libération. On doit comprendre que les moines et les moniales vivent une vie de renoncement et que leur première préoccupation est de se libérer aussi rapidement possible de ce monde illusoire. Les laïques, hommes et femmes, sont convaincus de la valeur de la voie enseignée par le Bouddha, mais sont plus éloignés de l'ultime libération. Ils et elles se contentent de soutenir la communauté des moines et des moniales par des dons divers et de manifester à leur égard une grande dévotion.

### **Que veut dire l'expression « prendre refuge » ?**

La formule que celui ou celle qui souhaite s'engager dans la voie bouddhique doit réciter par trois fois devant un témoin autorisé est la suivante : « Je prends refuge dans le Bouddha ; je prends refuge dans le Dharma ; je prends refuge dans le Saṅgha ». Tout bouddhiste utilise régulièrement la même formule lors des rites auxquels il ou elle est tenu ou en tout autre moment de sa vie. On y trouve condensées les convictions les plus fondamentales de tous ceux ou celles qui s'engagent sur cette voie. Cette formule a été comparée au Notre Père des chrétiens ou à la Fatihā des musulmans. On peut dire qu'il s'agit d'une présentation synthétique des grandes valeurs de cette tradition.

On dit donc en sanskrit : *buddhaṃ śaraṇaṃ gacchāmi, dharmāṃ śaraṇaṃ gacchāmi, saṅghaṃ śaraṇaṃ gacchāmi*, ce qui veut dire littéralement : « Auprès du Bouddha refuge je vais ; auprès du Dharma refuge je vais ; auprès du Saṅgha refuge je vais » et que l'on traduit habituellement par « Je prends refuge dans le Bouddha, je prends refuge dans le Dharma, je prends refuge dans le Saṅgha ». Une formule qui est quasi identique en pāli. *śaraṇaṃ gam* (aller au refuge) est une façon de rendre l'idée de prendre refuge ou de se réfugier auprès de quelqu'un ou d'une entité quelconque, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas en sanskrit d'autres façons de dire la même chose qui sont toutes équivalentes. Il s'agit en fait d'une manière quasi banale de s'exprimer que l'on retrouve dans l'ensemble de la tradition indienne. Persécutée de toutes parts par ses ennemis, la déesse Terre se réfugie ou prend refuge auprès du guerrier Pṛthu, qui deviendra son premier roi (*Harivaṃśa*

5,46). Pour échapper à des adversaires qui le poursuivent, n'importe qui peut prendre refuge auprès de son roi ou de son dieu. Une femme malheureuse prend refuge auprès de son époux. Un disciple prend refuge auprès de son gourou. Autrement dit, il est une façon assurée de surmonter la douleur, le découragement, le désespoir, le suicide, c'est de prendre refuge dans un être en qui l'on fait totalement confiance et que l'on juge finalement seul en mesure de nous rendre la vie. La prise de refuge semble avoir d'abord été une ultime façon d'échapper à la mort devant un adversaire dont on reconnaît la supériorité, mais elle est finalement devenue un procédé couramment adopté par les diverses traditions indiennes de dévotion. Les maîtres disent tous que le véritable salut commence lorsqu'on parvient à rompre avec son ego et à s'abandonner totalement à un gourou ou à une divinité, à prendre refuge en lui ou en elle. Il est possible de prendre refuge dans une divinité d'élection comme Viṣṇu, Kṛṣṇa ou Śiva. Une particularité du bouddhisme consiste à considérer explicitement que la personne du Bouddha en qui il faut prendre refuge est inséparable de son enseignement (le Dharma) et de la communauté des adeptes (le Saṅgha) qui se sont regroupés autour de lui. On dit alors qu'il faut prendre refuge dans les trois joyaux (*tri-ratna*, sk. / *ti-ratana*, pā.). La tradition chinoise parle plutôt des « trois trésors », et la tradition tibétaine des « trois rares et suprêmes ». « Prendre refuge, c'est accepter la valeur des trois joyaux, Bouddha, Dharma et Saṅgha, et adopter un comportement conforme à ces trois principes », explique Cornu<sup>6</sup>. J'ajouterais que c'est aussi considérer le Bouddha, le Dharma et le Saṅgha comme un triple moyen de parvenir à l'ultime libération.

### **Un bouddhisme à trois dimensions**

Affirmer que la prise de refuge dans les trois joyaux est au centre de la démarche d'adhésion au bouddhisme, c'est dire que le bouddhisme implique une foi inébranlable en un Éveillé (*buddha*), en un enseignement (*dharma*) et en une communauté d'adeptes (*saṅgha*). On devine immédiatement la méprise que commettent, sans doute avec la meilleure bonne volonté, ceux et celles qui ne voient dans le bouddhisme qu'une expérience spirituelle. L'expérience spirituelle est évidemment au cœur de la démarche de tout bouddhiste qui s'entraîne à discipliner sa pensée et à s'ouvrir à une sagesse qui passe par une prise de conscience de l'impermanence, de la production en dépendance, de la vacuité du monde ambiant. Une telle sagesse suppose aussi une réflexion philosophique qui s'est élaborée en grande partie dans le but d'obtenir une meilleure compréhension des vérités contenues dans le fameux sermon de Bénarès.

On trouve dans la traduction française du livre d'introduction au bouddhisme dirigé par Kevin Trainor un bel exemple de ce glissement vers un bouddhisme perçu avant tout comme une spiritualité<sup>7</sup>. Ce livre contient une phrase qui se lisait comme suit en anglais : « *However, more recent studies have emphasized the cultural diversity of Buddhist*

<sup>6</sup> Philippe Cornu, art. « refuge », p. 480-482, dans *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme*, Paris, Seuil, 2006, p. 480.

<sup>7</sup> Kevin Trainor, dans *Bouddhisme*, sous la direction de Kevin Trainor, Köln, Taschen GmbH, 2007, p. 6.

*traditions and the central role that ritual has played in the history of Buddhist practice and Buddhist institutions.* » La traduction française dit : « Cependant, les études plus récentes ont souligné la diversité culturelle des traditions bouddhistes et le rôle central qu'a joué le rite dans l'histoire de la pratique et des institutions de cette spiritualité », alors que la dernière partie de la phrase parle plutôt du « ... rôle central qu'a joué le rituel dans l'histoire de la pratique bouddhique et des institutions bouddhiques. » Il s'agit d'une réinterprétation subtile, mais bien réelle. Le bouddhisme n'est pas que philosophie ou spiritualité, il est constitué d'une pratique exigeante qui comprend un ensemble de rites et qui se situe dans un cadre institutionnel qui donne au bouddhisme réel et concret toutes les caractéristiques d'une religion. Cela ne veut pas dire que l'enseignement du Bouddha ne contienne pas de discussions philosophiques et d'expériences spirituelles. Mais présenter le bouddhisme uniquement comme une philosophie, c'est l'hypothéquer d'un certain nombre de paramètres qui lui sont normalement essentiels. Selon l'érudit belge Louis de La Vallée-Poussin (1869-1938), faire du bouddhisme « un rationalisme, c'est s'interdire d'y rien comprendre<sup>8</sup> ». Et Bernard Faure, après avoir cité cette phrase, ajoute les explications suivantes :

Certains s'efforcent de dépasser les deux termes (religion ou philosophie) de l'alternative en utilisant les mots de sagesse ou de spiritualité. Pour d'autres, le bouddhisme est une sagesse, une philosophie empreinte de tolérance. Pour d'autres encore, c'est avant tout une morale fondée sur la compassion. En réalité, il s'agit toujours d'affirmer, sans avoir l'air d'y toucher, que le bouddhisme n'est *pas* une religion, ou du moins que ses aspects proprement religieux sont secondaires.

Il n'est sans doute pas possible, ni même souhaitable, de régler la question une bonne fois pour toutes. S'en tenant ici au bouddhisme traditionnel, ou si l'on préfère asiatique, on le définira comme une religion, même s'il s'agit en l'occurrence d'une religion d'un type assez différent de celles auxquelles nous sommes habitués, une religion avec d'importantes composantes philosophiques, spirituelles, et magiques – autant de termes qui, dans notre logique d'Occidentaux, semblent s'exclure.

Si l'on s'en tient à la définition donnée par le sociologue Émile Durkheim, le bouddhisme est bien une religion, en tant que « système de croyances et de pratiques relatives au sacré qui produit des conduites sociales et qui unit dans une même communauté l'ensemble des individus qui y adhèrent »<sup>9</sup>.

Cela veut dire qu'au lieu de présenter le bouddhisme en insistant uniquement sur les textes et de réduire le bouddhisme à sa dimension philosophique, les meilleurs spécialistes y voient maintenant davantage une pratique très diversifiée supportée par des rituels, des images, une architecture qui varient selon les régions. Cela veut dire aussi que le

---

<sup>8</sup> Cité par Bernard Faure, *Le Bouddhisme*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2004, p. 37.

<sup>9</sup> *Ibid.*

bouddhisme valorise une spiritualité originale qui se vit à l'intérieur du Saṅgha et à travers une série de rituels<sup>10</sup>.

### **Le ou les bouddhismes ?**

Dans leur hâte d'approfondir une aussi merveilleuse tradition, certaines personnes parlent volontiers du bouddhisme au singulier : « le bouddhisme affirme que... ». Il s'agit d'une tentation de novice. L'Américain Dennis Gira, qui a passé six années au Japon et a enseigné à l'Institut Catholique de Paris, s'y attaque dès l'introduction de son livre d'initiation *Comprendre le bouddhisme* quand il compare le bouddhisme à un grand arbre.

[...] relativement peu d'Occidentaux le [cet arbre] voient dans sa totalité. Quelques-uns ont apprécié la beauté d'une fleur ou d'une feuille (tels le zen ou l'amidisme). D'autres ont vu le tronc massif et noueux ou l'une des énormes branches. D'autres encore n'ont vu que le jeune arbre à l'écorce lisse et au feuillage plus léger. Enfin, quelques-uns n'ont vu que la graine d'où l'arbre est sorti. Malheureusement ceux qui n'ont vu que la fleur ne pourront imaginer la majesté de l'arbre. Ceux qui n'ont vu que le tronc ou une branche ne sauront pas la beauté du fruit. Ceux qui n'ont vu que le jeune arbrisseau ne le reconnaîtront jamais dans sa maturité, et ceux qui n'ont vu que la graine seront incapables de distinguer l'arbre<sup>11</sup>.

Le bouddhisme peut donc avoir de multiples visages selon les régions où il s'est développé (le Sri Lanka, la Chine, le Japon, le Tibet, mais aussi maintenant l'Europe et l'Amérique), selon le modèle de libération que l'on entend privilégier (le modèle du moine bien méritant ou *arhat* ou celui du *bodhisattva*, celui qui pratique les vertus qui le préparent à l'éveil), selon également le mode de philosophie que certains moines intellectuels utilisent pour réfléchir à leur parcours sur la voie. Tout cela veut dire également qu'en examinant de près le vocabulaire de base servant à parler du bouddhisme, on évitera peut-être quelques pièges dans lesquelles il est facile de tomber.

---

<sup>10</sup> On se reportera entre autres aux importants travaux de l'Américain Gregory Schopen, en particulier *Bones, Stones, and Buddhist Monks* (1997), *Buddhist Monks and Business Matters* (2004), et *Fragments and Fragments of Mahāyāna Buddhism in India* (2005), des collections d'articles publiées par l'University of Hawai'i Press.

<sup>11</sup> Dennis Gira, *Comprendre le bouddhisme*, Paris, Bayard Éditions Centurion, 1989, p. 16 ; Le Livre de Poche, 1998, p. 14-15.